



LITTÉRATURE
Scènes de la vie familiale signées
Gil Adamson
Page F 3

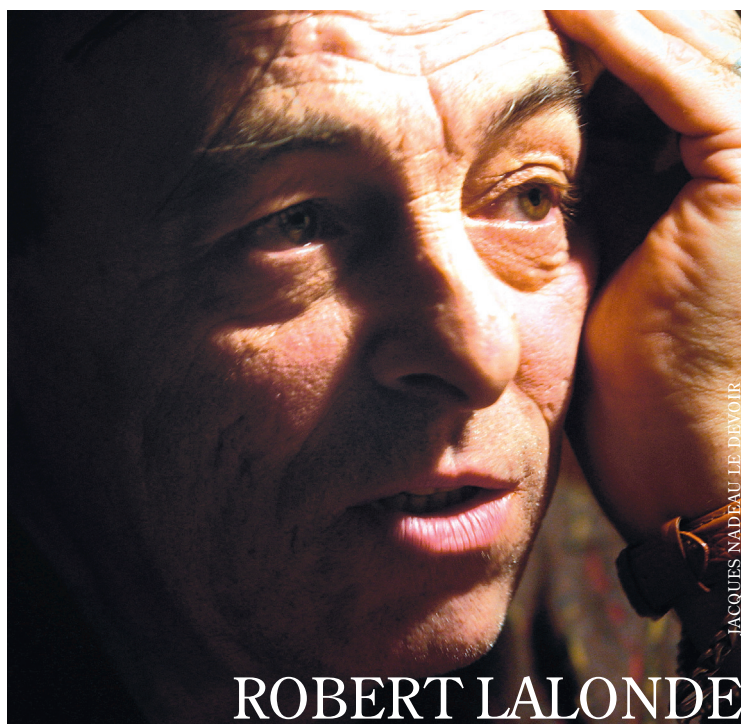


LITTÉRATURE
Vargas Llosa devant l'Irlande
Page F 4

LIVRES



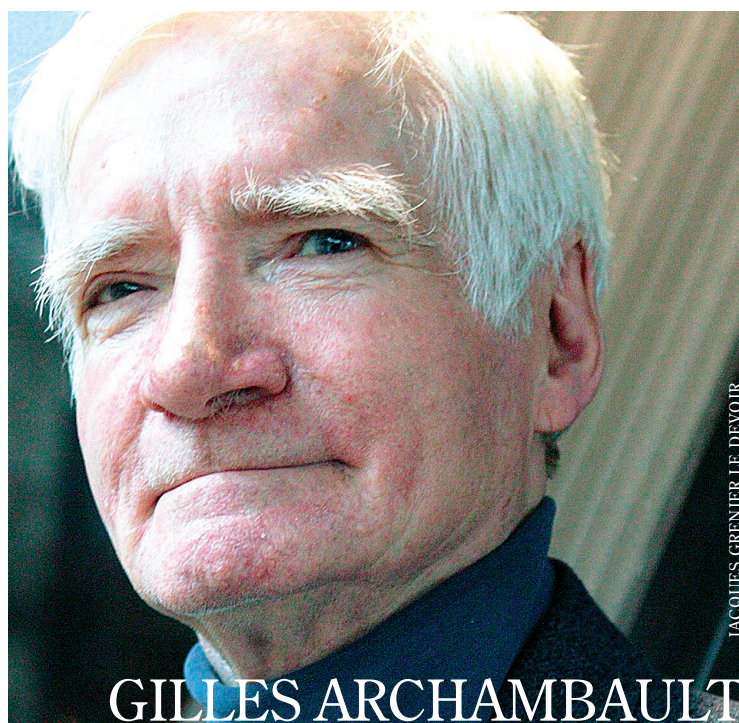
NADINE BISMUTH



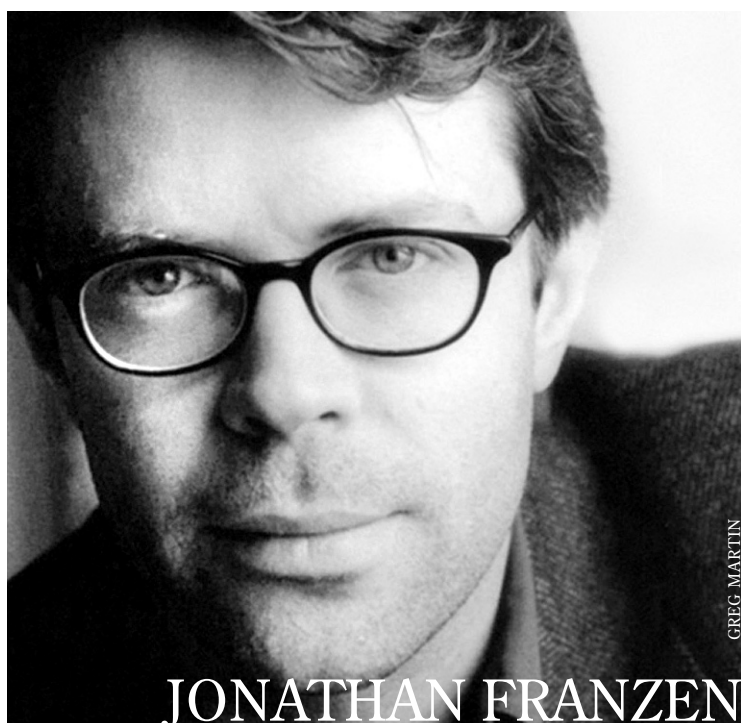
ROBERT LALONDE



LOUIS HAMELIN



GILLES ARCHAMBAULT



JONATHAN FRANZEN



SUZANNE JACOB

Échapper au réel pour le comprendre

Des romanciers québécois réfléchissent à la spécificité de leur art et font l'éloge de ses bouleversantes vertus

«Le roman se nourrit de conflits, le flux constant de l'Histoire le nourrit, là où l'idylle, qui en est la négation, le condamne à la sous-alimentation»
— Louis Hamelin

LOUIS CORNELLIER

Pourquoi écrire des romans et en lire? «Il existe, dans les domaines français et anglo-saxon, une longue tradition de réflexion sur ce qu'on peut appeler l'art du roman, c'est-à-dire le roman défini non pas seulement comme une forme littéraire mais comme un mode privilégié d'exploration du monde et de l'existence», écrivent Isabelle Daunais et François Ricard, en guise de présentation à *La pratique du roman*. Cette réflexion sur la spécificité de la forme romanesque, sur son rôle, sur ses limites, est cependant très rare au Québec. «Les romanciers parlent volontiers de leur œuvre ou de leurs projets, ou encore de la littérature en général, mais peu de l'art précis qu'ils pratiquent», constatent à regret Daunais et Ricard.

Aussi, c'est pour briser ce relatif silence que ces derniers ont invité huit praticiens à explorer et à exposer leur conception du roman. La réunion de ces réflexions donne un ouvrage de haute qualité littéraire — la plupart des romanciers choisis, en effet, savent «raconter» leurs idées — qui contient de brillantes clés de lecture, à la fois des romans et du monde. Les vrais romanciers et les vrais lecteurs savent, à rebours d'un certain discours médiatique et commercial ou d'une idée reçue populaire, qu'on n'écrit pas pour bêtement s'exprimer ou témoigner et qu'on ne lit pas pour se divertir. Mais pourquoi, alors?

Dans un des plus forts textes de ce recueil, la romancière Nadine Bismuth raconte sa rencontre inattendue avec le romancier américain Jonathan Franzen. Admiratrice de l'écrivain, elle est séduite par l'amabilité de l'homme. Elle a l'auda-

ce de lui demander si elle peut traduire deux de ses nouvelles. Il accepte. La jeune romancière, devenue traductrice, redécouvre alors plus à fond la qualité de l'œuvre de Franzen. «Comment fait-il, s'extasie-t-elle, pour transmettre au lecteur autant d'émotions avec une telle concision et tout en gardant une telle distance par rapport à ses personnages?» Une de ces nouvelles sera publiée par la revue *L'Inconvénient*.

Convaincue que l'œuvre de Franzen doit être rendue accessible à un plus vaste public, Bismuth tente ensuite de faire publier l'autre nouvelle dans une revue féminine à fort tirage.

Cette nouvelle, *Vivre à deux*, raconte la dérive d'un couple parfait. La rédactrice en chef du magazine hésite. Elle craint un peu les réactions puisqu'elle ne publie même pas de fiction québécoise dans ses pages. Elle souhaiterait plutôt une entrevue avec l'auteur, dans laquelle Bismuth pourrait lui demander «ce qu'il pense de la chirurgie esthétique», étant donné que la femme de la nouvelle, vieillissante, est en concurrence avec une jeune actrice.

Le magazine, qui incarne ici une demande sociale répandue, ne veut pas l'œuvre, mais les opinions de l'auteur. «Ce que l'on demande à l'écrivain d'aujourd'hui», constate Bismuth, «ce n'est plus tant d'écrire que de se situer personnellement par rapport à ses personnages et à ses écrits.» Dans cette demande, la romancière lit la négation de l'esprit d'invention, du «désir d'exploration du réel qui sont au cœur de toute démarche littéraire digne de ce nom». On ne veut plus lire l'œuvre pour se plonger dans

une expérience ambiguë du monde; on veut savoir ce que l'auteur a voulu dire. Pourtant, explique Bismuth, toute la force du roman (et de la nouvelle) tient dans le fait qu'il «installe un certain flottement moral dans son univers, ce qui confère à cet univers toute sa beauté et sa pertinence». Le roman, continue Bismuth en citant Kunderrra, est «ce territoire où le jugement moral est suspendu», où l'on apprend que «le monde est plus compliqué qu'[on] ne le pense». Sommes-nous encore capables de cette expérience?

L'indispensable Gilles Archambault, qui a toujours préféré le style direct au lyrisme,

«Ce que l'on demande à l'écrivain d'aujourd'hui, ce n'est plus tant d'écrire que de se situer personnellement par rapport à ses personnages et à ses écrits»
— Nadine Bismuth

avoue être attaché à un art romanesque qui néglige l'intrigue et s'intéresse d'abord «à rendre habitable le mystère de la vie». Ses personnages, dit-il, ne croient plus à l'espérance et sont hantés par la mort. Sont-ils pessimistes, réalistes ou résignés pour autant? «Ils sont, tout simplement, explique Archambault. Qu'on évoque à leur sujet une quelconque faiblesse me déçoit. Ce n'est pas être faible que de persister, s'accrocher à la vie quand celle-ci ne vous offre que des contentements passagers, quand elle ne vous donne le bonheur que par instants, comme pour mieux vous l'enlever.»

Réfugié dans la littérature comme dans un abri, Archambault reconnaît tout devoir au roman, qui lui a appris «qu'on pouvait à la fois échapper au réel et le comprendre». Il n'en tire aucune leçon morale, sinon celle de savoir «à quel point vivre [est] émouvant». Aussi, «parvenu de

VOIR PAGE F 2: ROMANCIERS

LIVRES

ESSAI LITTÉRAIRE

Petits bonheurs de Nabokov

Lila Azam Zanganeh propose le réenchâtement du quotidien à travers la lecture de l'écrivain russe

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivain du scandale, Nabokov? Satyre pourchassant les nymphettes un filet à papillons à la main? Entomologiste amateur qui traque les papillons un filet de bave au coin des lèvres? Ou l'inverse? Pas vraiment. L'affaire est à la fois plus simple et plus complexe: Nabokov serait plutôt l'écrivain par excellence du bonheur.

Du bonheur d'écrire, d'abord. Mais aussi de la réminiscence et de la nostalgie heureuse, du désir, de la curiosité et de la connaissance. Du bonheur conjugal et du paradis perdu. Celui de pouvoir jouir, en toute conscience, de la «négation du temps». *Ada ou l'Ardeur*, de même que son éblouissante autobiographie, *Autres rivages*, en témoignent largement, qui carburent à la triple perte que Nabokov s'efforcera longtemps (et avec bonheur) de conjurer: l'enfance, son père (mort dans un attentat en 1922 à Berlin), la langue russe.

Mais c'est *Lolita*, grand roman de l'amour, chronique tragique de l'enfance retrouvée — puis à nouveau et irrémédiablement perdue —, qui comprime à lui seul toute

la physique nabokovienne. Le rayonnement de ce chef-d'œuvre incandescent du XX^e siècle dépasse l'étroit cadre moral où, depuis sa parution à Paris en 1955, on cherche à l'enfermer à coups de clichés et de refus de penser.

Un essai court et agile

C'est ce qu'essaie de démontrer Lila Azam Zanganeh dans *L'enchantement. Nabokov et le bonheur*, qui aborde de façon originale le thème du pouvoir de la lecture comme filtre d'enchantement du quotidien. Un essai court et agile, ludique, nabokovien jusque dans ses phrases, à la fois sinueuses et d'une précision maniaque dans la nuance. Comme si — et c'est possible — Lila Azam Zanganeh avait elle-même appris l'anglais en déchiffrant la prose musclée de Nabokov.

«Le bonheur, chez VN, écrit-elle, est une manière particulière de voir, de s'émerveiller et de saisir — en d'autres termes de piéger — les particules lumineuses vibrant autour de nous. Il relève d'une définition de l'art compris comme curiosité et comme extase, un art qui nous pousse à l'exercice grisant de la conscience.» De là à croire que la lecture puisse être un acte créateur, il n'y a qu'un

pas. Qu'en aurait pensé VN lui-même? «On ne peut pas lire un livre, on ne peut que le relire. Un bon lecteur, un lecteur actif et créateur, est un relecteur.»

Arrivée à Paris à l'âge de deux ans avec ses parents qui fuyaient la révolution islamique iranienne de 1979, diplômée de la Sorbonne et de l'École normale supérieure, Lila Azam Zanganeh vit aux États-Unis depuis une douzaine d'années, où elle a étudié et enseigné à Harvard, avant d'être adoubée par le fils unique de l'écrivain, Dmitri, et par quelques nabokoviens patentés, dont Brian Boyd, biographe de référence du géant russe.

Mélange de fiction critique, d'autobiographie floue, de commentaire de texte, d'interview imaginaire, d'article pseudo scientifique («amour + mémoire + conscience = temps nabokovien»), *L'enchantement* est lui-même, faut-il s'en étonner, un exercice de bonheur plutôt contagieux.

Collaborateur du Devoir

L'ENCHANTEUR

NABOKOV ET LE BONHEUR

Lila Azam Zanganeh
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacuta Alikavazovic
Éditions de l'Olivier
Paris, 2011, 240 pages



Vladimir Nabokov (1899-1977) vers la fin de sa vie

AGENCE FRANCE-PRESSE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

De petites fins du monde

Des nouvelles crépusculaires du romancier et dramaturge Laurent Gaudé

CHRISTIAN DESMEULES

Avec Laurent Gaudé, on est toujours un peu dans l'antichambre de la tragédie grecque. Le paysage, aride et sans pitié, sert souvent de décor aux destinées assombries des hommes et des femmes. Chacun y est terriblement seul malgré la multitude qui l'entoure — celle des êtres ou des dieux.

Romancier et dramaturge né en 1972, l'écrivain français a été, on s'en souvient peut-être encore, lauréat du prix Goncourt en 2004 avec *Le soleil des Scorta*, un roman à la voix puissante campé dans une Italie du Sud rongée par le soleil et l'hérédité. *La mort du roi Tsongor* (Actes Sud, 2002)

partageait le même souffle.

La continuité est évidente dans les quatre nouvelles qui forment *Les oliviers du Négus*. Maniant une plume à l'humanisme solaire (peut-être même un peu camusien), Gaudé évoque d'abord, dans le texte éponyme, la mort d'un vieil homme et de ses souvenirs dans un petit village du fin fond des Pouilles, en Italie du Sud. Soldat déserteur et communiste, surnommé le Négus depuis son retour d'Éthiopie en 1938, il est obsédé par les vestiges de l'empereur Frédéric II.

Pour le vieux, ces histoires archaïques sont la chose la plus précieuse qu'il ait jamais possédée. Suffisantes en tout cas pour racheter les horreurs des massacres en Abyssinie (sept mois de «boucherie crasseuse» dont il a été le témoin et l'acteur). Suffisantes pour lui faire oublier la médiocrité du village où il cultivait ses oliviers. Là aussi, le paysage joue son propre rôle: «Quelque chose est ici qui nous rappelle que nos vies sont brèves, si brèves que les pierres en rient sur les sentiers des collines.»

Plus loin, un officier d'une garnison installée à la frontière du monde barbare, au V^e siècle, assiste à la fin du monde romain. Histoire crépusculaire d'attente et d'effritement, *Le bâtard du bout du monde* s'achève dans un éblouissement lucide: «Les statues seront mises à bas, les temples brûlés, la langue que nous parlons s'oubliera.»

Curieuse histoire de guerre et de tranchées teintée de surnaturel et de boue, *Je finirai à terre* convoque le mal dans ses résonances les plus abstraites: un soldat y fuit une créature immonde, un golem démembré qui profite des horreurs de la Première Guerre mondiale pour se refaire des forces et sonner le glas de la vengeance de la Terre contre les hommes.

Hommage aux frères d'armes qu'ont été Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, magistrats italiens engagés dans la lutte antimafia, fauchés à deux mois d'intervalle par des attentats à la bombe commandés par «la Bête» au début des années 1990, *Tombeau pour Palerme* fait revivre en fiction leurs dernières heures en convoquant «un goût lointain de lutte» et le souvenir de vies saccagées.



LOÏC VENANCE AFP

Lauréat du prix Goncourt en 2004 avec *Le soleil des Scorta*, Laurent Gaudé publie un recueil de nouvelles intitulé *Les oliviers du Négus*.

Partout dans *Les oliviers du Négus*, la prédilection de Gaudé pour le monologue, pour un «je» teinté d'oralité, vient nous rappeler que le dramaturge en lui n'est jamais bien loin. Cette clarté de la voix donne, bien sûr, du poids à

ses histoires et les rapproche de la vie. «Qu'est-ce donc qu'un homme, si ce n'est une accumulation d'histoires vécues, rapportées, imaginées, qui, mises bout à bout, finissent par faire une vie?»

Collaborateur du Devoir

LES OLIVIER DU NÉGUS

Laurent Gaudé
Leméac/Actes Sud
Montréal et Arles, 2011,
160 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Destins enfouis

SUZANNE GIGUÈRE

Archéologue de la mémoire, mais aussi chasseuse d'âmes, toujours à la recherche d'une vérité sous-jacente, de destins enfouis, d'histoires à déchiffrer, Carole David aborde dans *Hollandia* (Héliotrope) ses thèmes de prédilection: la transmission, l'héritage, la filiation. À travers le fracas des armes qui se fait entendre (Première Guerre mondiale, guerre du Vietnam, guerre du Golfe), elle trace les fils invisibles qui relient les générations entre elles. La novella s'ouvre sur la disparition de Max. Il n'en est pas à sa première fugue. «Quelle est la part d'hérédité dans ce besoin viscéral de disparaître?», s'interroge Joanne, sa mère, dont l'oncle a disparu en 1943 dans l'explosion de son avion au-dessus de la ville d'Utrecht, aux Pays-Bas.

Carole David concentre en un court texte (94 pages) de fiction l'essence d'événements vécus et de sensations, passe d'un siècle, d'un continent et d'une génération à l'autre, suit ses personnages jusqu'à la courbure de l'âme, avec une écriture dense, ciselée, musicale et lumineuse. Dans ce monde de vitesse, la lecture de *Hollandia* est un plaisir de pure lenteur et l'écriture de Carole David, un livre ouvert de la pensée et de l'affectivité.

Auteure notamment du roman *Impala* et du *Manuel de poésie à l'usage des jeunes filles*, David a publié plusieurs livres, tant en poésie qu'en fiction. Elle est née à Montréal, où elle a enseigné la littérature jusqu'à tout récemment.

Collaboratrice du Devoir

studiolittéraire

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

CONCERT LITTÉRAIRE
THOMAS HELLMAN

16 JANVIER 19 h 30 | Cinquième Salle

Nous avons envie de découvrir la bibliothèque idéale de Thomas Hellman, il a choisi de nous offrir un véritable voyage littéraire...et musical. Accompagné du contrebassiste de jazz Sage Reynolds, il lira et chantera ses auteurs préférés : les poètes beat John Giorno et Allen Ginsberg, Eduardo Galeano, Leonard Cohen, Yann Martel, Samuel Beckett, Patrice Desbiens et de nombreux autres.

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau
Une coproduction des Capteurs de mots et de la Place des Arts

Québec laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

ROMANCIERS

SUITE DE LA PAGE F 1

la culture», il avoue être incapable de vraiment fréquenter «quelqu'un pour qui la littérature [n'a] pas une signification profonde».

Le monde, écrit Trevor Ferguson, est bizarre, désordonné et fourmillé de manifestations «hors contexte». Le romancier, lui, a le privilège d'élaborer un contexte, de «créer un univers» et «d'ajouter couleur et symétrie, lumière et fureur, nuance et compréhension au monde dans lequel nous vivons, c'est-à-dire au vacarme qui nous entoure». Son art consiste à faire vivre au lecteur des «instants épiphaniques», c'est-à-dire de

soudaines prises de conscience qui tiennent de la révélation, qui le transforment en lui faisant «accueillir au sein de sa propre vie une multitude de vies disparates». On ne lit pas un roman, comme le croit Oprah Winfrey, pour «améliorer nos vies»; on devient lecteur pour approfondir notre expérience du monde.

Cette expérience, explique Louis Hamelin, est traversée par une tension entre l'idylle et l'Histoire que le roman explore. L'idylle, c'est la tentation du paradis perdu, la quête d'un «lieu protégé de la réalité, capable de tenir à distance le bruit et la fureur du monde». L'Histoire, c'est le «tourbillon so-

cial», «le sempiternel déchaînement d'une puissance inséparable d'une conception mâle du pouvoir». Or, selon Hamelin, «le roman se nourrit de conflits, le flux constant de l'Histoire le nourrit, là où l'idylle, qui en est la négation, le condamne à la sous-alimentation».

Empruntant une hypothèse à Isabelle Daunais, Hamelin suggère que le héros du roman québécois type vit pourtant d'emblée dans un «espace idyllique», à l'abri de l'Histoire, comme le Québec lui-même, et que, en ce sens, le paradis perdu de la littérature québécoise, ce serait l'Histoire. Pris dans les rets de l'Histoire, on cherche le retrait. Confiné à ses

marges, on souhaite se la réapproprier, à la manière des héros de Hamelin.

Des essais de Dominique Fortier, de Monique LaRue, de Suzanne Jacob et de Robert Lalonde complètent ce remarquable ouvrage, d'une rare profondeur, qui se veut un éloge du roman conçu comme un mode spécifique, précieux et irremplaçable de connaissance du monde.

louisco@sympatico.ca

LA PRATIQUE DU ROMAN

Sous la direction d'Isabelle Daunais et François Ricard
Boréal
Montréal, 2012, 144 pages

LITTÉRATURE

Scènes de la vie familiale

Un nouveau livre de Gil Adamson? Tout de suite je me suis précipitée. J'avais tant apprécié *La veuve*, il y a quelques années. L'histoire d'une jeune femme en fuite, pourchassée par des êtres maléfiques, aux prises avec ses propres démons intérieurs, son passé, ses souvenirs.

Quel souffle! Quelle intensité! Comment qualifier cet inclassable roman d'aventures, tout en intériorité, qui se passait dans l'Ouest canadien au début du siècle dernier? Terrifiant de beauté: c'est l'image qui m'était venue en refermant le premier roman, plusieurs fois primé, de cette Gil Adamson, une auteure torontoise par ailleurs poète dont je n'avais jamais entendu parler.

Rien à voir. *À l'aide*, Jacques Cousteau n'a rien à voir avec *La veuve*. À première vue. D'abord, il s'agit d'un recueil de nouvelles. Un recueil dont on croit comprendre qu'il a paru il y a une dizaine d'années et que l'écrivaine a remanié.

À bien y regarder, ça ressemble pourtant à un roman. Toutes les nouvelles sont liées. Toutes les histoires sont racontées au «je», par la même personne. Une certaine Hazel. Qu'on voit vieillir. Qu'on découvre dans l'enfance, qu'on suit dans l'adolescence et qu'on voit devenir jeune adulte.

Oubliez les péripéties. Oubliez la peur au ventre. Oubliez les poursuites folles, le rocambolique, le grand déploiement de *La veuve*. Nous sommes dans le quotidien. Dans la banalité du quotidien. Au sein d'une famille canadienne contemporaine.

Nous sommes dans la tête de Hazel. Qui grandit au fil du récit. Nous voyons le monde par ses yeux. Nous sentons, ressentons les choses par elle seule.

C'est ce regard-là, cette façon de se situer dans le monde, dans sa propre famille, cette façon de sentir et de ressentir les choses, au fur et à mesure que Hazel grandit, qui fait tout l'intérêt du livre. À quel point on reste la même personne et à quel point on change, de la petite enfance à l'orée de la vie adulte.

C'est aussi la spécificité de la personnalité de Hazel qui fait le travail. En même temps que le caractère universel de ce qu'elle traduit. C'est de voir à quel point elle se sent étrangère dans sa propre famille. En même temps qu'elle se sent si proche, parfois, de son clan.

Une famille dysfonctionnelle. C'est ainsi qu'on pourrait cataloguer celle de Hazel. Mais qu'est-ce que ça veut dire au juste? Est-ce si exceptionnel d'avoir des parents qui en viennent à se chamailler tout le temps et à ne plus pouvoir se voir en peinture?

D'accord, le père est un drôle de numéro. Il passe son temps à refaire l'électricité dans la maison, surtout quand il est stressé. Quitte à ce que



Née en 1961, Gil Adamson habite Toronto.

KRISTA ELLIS

l'un ou l'autre se retrouve à marcher sur un fil sous tension. Tout un patenteux. Dont le fils va finir par suivre les traces, d'ailleurs, en mettant au point des rideaux à l'énergie solaire.

Quant à la mère, elle est du genre superstitieux. Et défaitiste. Du genre à entrevoir toujours le pire. Ce pourquoi elle déteste assister à des noces. «*Ce qui dérange ma mère, ce n'est pas la sentimentalité du mariage; c'est plutôt la cérémonie elle-même, son optimisme total, comme si seule ma mère savait que nous sommes tous à bord du Titanic.*»

Ce que Hazel retient de sa mère, à l'adolescence: «*La malchance se terre dans notre vie, se fait passer pour quelque chose de simple, de plaisant.*» La jeune fille sait aussi que «*tous les malheurs viennent par série de trois, sauf ceux qui viennent par série de quatre.*»

Un mystère, sa mère, pour Hazel: «*Les êtres plongent ma mère dans la perplexité, la déçoivent. J'essaie de la percer à jour; j'essaie très fort de la comprendre. Mais, au fond, elle reste pour moi un mystère. Et je crois qu'au fond elle est aussi un mystère pour mon père.*»

Ajoutez à cela un grand-père

excentrique, qui n'hésite pas à se promener en décapotable avec un chien mort sur la banquette arrière. Un fabulateur, qui radote les mêmes histoires jusqu'à y croire. Pour ne pas dire un fou.

Ajoutez encore à cela une grand-mère constamment dépassée par les événements. Un oncle aventurier, coureur de jupons. Et une ribambelle de cousins, cousines, qui débarquent à la maison en virant tout sens dessus dessous.

L'observation et le rêve

Pendant ce temps, Hazel observe, Hazel écoute. Hazel grandit. Elle a cette faculté d'entendre ce qui se dit à travers les portes, les murs, «*même à distance*». Et quand ça lui échappe, elle a recours à son imagination, invente des scénarios.

Elle a aussi cette manie, de plus en plus, d'épier les voisins, à l'aide de jumelles. Elle tiendrait plutôt de son père là-dessus: regarder ailleurs quand ça va mal, quand le bateau coule. Autrement dit: «*Notre vie familiale est si chaotique qu'il est réconfortant de voir à quel point les autres sont tordus.*»

Hazel rêve, aussi, beaucoup. Et elle écrit de la poésie. Bien sûr, le sexe, torride, avec le premier venu, fera partie de ses portes de sortie... faute de pouvoir vivre l'amour avec un grand A, l'amour absolu.

Toujours, chez elle, à tous les âges, ce sentiment d'étrangeté qui la guette. «*Parfois, cette situation me trouble. J'ai l'impression d'être une extra-terrestre parachutée dans cette famille, tandis que mon vrai moi, avec ses souvenirs, est ailleurs, perdu.*»

Les souvenirs lui échappent.

Les autres lui échappent. Elle s'échappe à elle-même, s'échappe constamment d'elle-même, du monde. Telle est Hazel au bout du compte.

Hazel, avec son mal-être, son flottement. Sa dérision, son humour. Sa fausse désinvolture. Ses métaphores inattendues, ses étincelles, son piquant. Ses manques, ses révélations. Sa tendresse. Son désir de suspendre le temps. Son désir d'y voir clair.

Hazel, à qui l'on s'attache de plus en plus. À qui Gil Adamson parvient à donner une vraie voix. Rien à voir avec *La veuve*, sinon cela. Sinon cette voix qui s'insinue, monte en nous jusqu'à nous habiter complètement.

À L'AIDE, JACQUES COUSTEAU

Gil Adamson
Traduit de l'anglais (Canada) par
Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, 2012, 176 pages



MOHAMMED DABBOUS REUTERS

Une œuvre de Willem de Kooning, *Cedar Street*, a été mise à l'encan à New York, en novembre dernier.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Willem de Kooning, poème de la ruine

«Dans la confusion d'un monde ruiné, il n'est pas d'identité qui tienne.» La dernière œuvre littéraire du poète et philosophe Michaël La Chance est une biographie imaginaire du peintre Willem de Kooning.

SUZANNE GIGUÈRE

Né en 1904 à Rotterdam, naturalisé américain, mort à Long Island en 1997, Willem de Kooning est une des figures majeures de l'expressionnisme abstrait. Il se découvre une obsession pour l'abbaye bénédictine de Monte Cassino en Italie et n'a de cesse d'interroger sa rencontre là-bas, en 1944, avec Boris D., un physicien allemand qui a déserté le programme nucléaire nazi pour se rendre aux Alliés.

Dans cette psycho-fiction où l'usurpation d'identité se révèle le thème principal, les pensées de l'auteur vagabondent et sont l'occasion d'une dérive philosophique sur les enjeux de l'art, les fondements de la spiritualité en Occident et la mécanique quantique. Disons-le d'entrée de jeu, une première lecture permet tout juste d'effleurer la richesse insoupçonnée de ce roman-palimpseste.

En passant la main sur la trame du récit, nous touchons du

doigt les lieux d'où nous parle Luke, le narrateur: un camp de prisonniers, le bombardement du monastère en 1944 et l'atelier du peintre sur les rivages de l'Atlantique.

Malgré des troubles mnésiques à la fin de sa vie, Willem de Kooning est toujours créatif. Il est engagé dans un intense dialogue avec son passé et ses fantômes. Alors qu'il martèle ses souvenirs sur une vieille Olivetti et que ses tourments le précipitent dans des orages émotionnels, son assistant Luke Roussel découvre à l'écoute de son récit fragmenté qu'il n'est pas le vrai Willem de Kooning. Il aurait usurpé et cannibalisé la vie de Boris D., malgré lui. Nous apprenons, à la fin du récit, que c'est Pauley, sa femme, qui a substitué l'un à l'autre!

En relançant l'Histoire dans les jeux du sens, Michaël La Chance fait de l'abbaye de Monte Cassino, fondée au VI^e siècle et entièrement détruite en 1944, la métaphore «*de nos propres dis-*

partitions», le symbole du vacillement «*d'une civilisation millénaire qui rencontre sa ruine.*»

Le sens de l'Histoire, c'est le cheminement de catastrophe en catastrophe. «*Sitôt la guerre commencée, il est inutile de demander comment on en est arrivé là, il n'y a d'autre issue que l'anéantissement rapide de l'autre. De Kooning a fini par se persuader que l'humanité entière est piégée dans la colère, dont les cycles sont inexorables.*»

La guerre, se demande le peintre, est-ce une fêlure inguérissable en chacun de nous? Michaël La Chance calibre son roman à partir d'une image: les reliefs escarpés de l'âme humaine. Et que ses tourments le précipitent dans des orages émotionnels, son assistant Luke Roussel découvre à l'écoute de son récit fragmenté qu'il n'est pas le vrai Willem de Kooning. Il aurait usurpé et cannibalisé la vie de Boris D., malgré lui. Nous apprenons, à la fin du récit, que c'est Pauley, sa femme, qui a substitué l'un à l'autre!

Une oeuvre exigeante

De Kooning malgré lui est une œuvre difficile, exigeante, qui nous oblige à une constante gymnastique intellectuelle. Michaël La Chance est un aventurier de la pensée qui explore et un aventu-

rier du langage. Il nous entraîne dans le flot verbal d'une pensée rapide. On s'échoue parfois dans cette profusion océanique. De plus, il tente d'instaurer un nouveau rapport au langage sur le papier. Comme un de ses maîtres, le philosophe autrichien Wittgenstein qui apparaît dans le récit, il n'a de cesse de travailler sur ce qui se montre à la limite de tout langage: «*J'ai voulu tout vérifier, chaque instant, puis j'ai tout oublié dans un ré-enchantement du langage, lorsque les mots se précipitent vers moi, provoquant l'abondance d'une aurore mentale. Il faut une fidélité à la voix pour que d'autres voix se fassent entendre, denses et profondes. Tout l'insoupçonné qui vient barbeler nos lignes finit par tracer un parcours incandescent.*»

Avec *De Kooning malgré lui* entre les mains, vous tenez un livre pareil à un miroir liquide, intranquille.

Collaboratrice du Devoir

DE KOONING MALGRÉ LUI

Montauk - Cassino
Michaël La Chance
Éditions Triptyque
Montréal, 2011, 280 pages

EN BREF

Thomas Hellman repense le Studio littéraire

Le musicien et auteur-compositeur Thomas Hellman, invité au premier Studio littéraire de l'année, repense, à sa sauce, la formule. Au lieu de s'attarder, comme c'est habituellement le cas au Studio, à la lec-

ture d'un seul texte, il dessinera un voyage musico-littéraire, accompagné par le contrebassiste jazz Sage Reynolds. Dans ses bagages, les mots des poètes John Giorno, Allen Ginsberg, Roland Giguère, Patrice Desbiens et Leonard Cohen et des auteurs Eduardo Galeano et Samuel Beckett, parmi bien d'autres. À la Place des Arts, le 16 janvier. - *Le Devoir*

PALMARÈS

Du 2 au 8 janvier 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois			
1	La serveuse du Café Cherrier	Yves Beauchemin/Michel Brûlé	1/10
2	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/8
3	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers	Patrick Sénécal/Alire	2/10
4	Bonheur, es-tu là?	Francine Ruel/Libres Expression	4/11
5	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/9
6	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	6/12
7	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Welken	8/15
8	La dynastie Borgia • Tome 1 L'ascension du pape	Danny Saunders/Éditeurs réunis	-1
9	La grande mêlée	Michel Tremblay/Leméac	1/7
10	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	9/6

Romans étrangers			
1	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi	1/7
2	Le Chinois	Henning Mankell/Seuil	3/10
3	Limonov	Emmanuel Carrère/POL	2/8
4	Aleph	Pau Coelho/Flammarion	4/10
5	La poursuite dans la peau. Objectif Bourne	Eric van Lustbader/Grasset	7/7
6	The Women murder club • Tome 9 Le 9 ^e jugement	James Patterson Maxine Paetro/Lattès	8/2
7	L'homme d'Edward Finnigan	A. Roslund B. Hellström/Presses de la Cité	9/4
8	Un havre de paix	Nicholas Sparks/Michel Lafon	5/12
9	Mort ou vif • Tome 1	Tom Clancy/Albin Michel	6/9
10	Mort ou vif • Tome 2	Tom Clancy/Albin Michel	-1

Essais québécois			
1	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	1/5
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise	2/6
3	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djemila Benhabib/VLB	5/7
4	Malta Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme	3/63
5	Le camp des justes	Gil Courtemanche/Boréal	7/8
6	De colère et d'espoir	Françoise David/Écosociété	4/11
7	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Morisset/Leméac	6/12
8	La gestion des produits • Tome 1 La crise	Maxime-Olivier Moutier/Marchand de feuilles	-1
9	Pour en finir avec le gouvernement	Joanne Marcotte/Francine Breton	8/7
10	Et si mourir s'apprivoisait... Réflexions sur la fin de vie	Serge Daneault/La Presse	-1

Essais étrangers			
1	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	1/9
2	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène	2/50
3	Breve histoire du progrès	Ronald Wright/Bibliothèque québécoise	4/9
4	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	3/6
5	Le fanatisme de l'apocalypse. Sauver la terre, punir l'homme	Pascal Bruckner/Grasset	-1
6	Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	-1
7	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	-1
8	Le chemin de l'espérance	Stéphane Hessel Edgar Morin/Fayard	-1
9	Internet rend-il bête?	Nicholas Carr/Robert Laffont	-1
10	Métagenétique. La famille, un trésor et un piège	A. Jodorowsky M. Costa/Albin Michel	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisses de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Vargas Llosa devant l'Irlande

GILLES ARCHAMBAULT

Vivant dans une société qui flirte depuis des générations avec l'idée d'indépendance, pas plus que vous ne pourrais-je être indifférent au destin de Roger Casement.

Partisan sur le tard de la séparation de l'Irlande de l'Empire britannique, Casement avait d'abord été un pourfendeur du colonialisme. Au Congo belge pour commencer, puis en Amazonie. Mario Vargas Llosa, que les figures historiques de Trujillo et de Flora Tristan avaient inspiré il y a quelques années, nous livre dans ce *Rêve du Celte* un portrait passionnant d'une figure marquante de l'action révolutionnaire. Que ses prises de position l'aient conduit à des options pour le moins controversées — il croyait à une éventuelle alliance entre l'Irlande et l'Allemagne de Guillaume II pour vaincre le Royaume-Uni et ainsi libérer son peuple —, que ses prises de position soient discutables, on l'accepte volontiers.

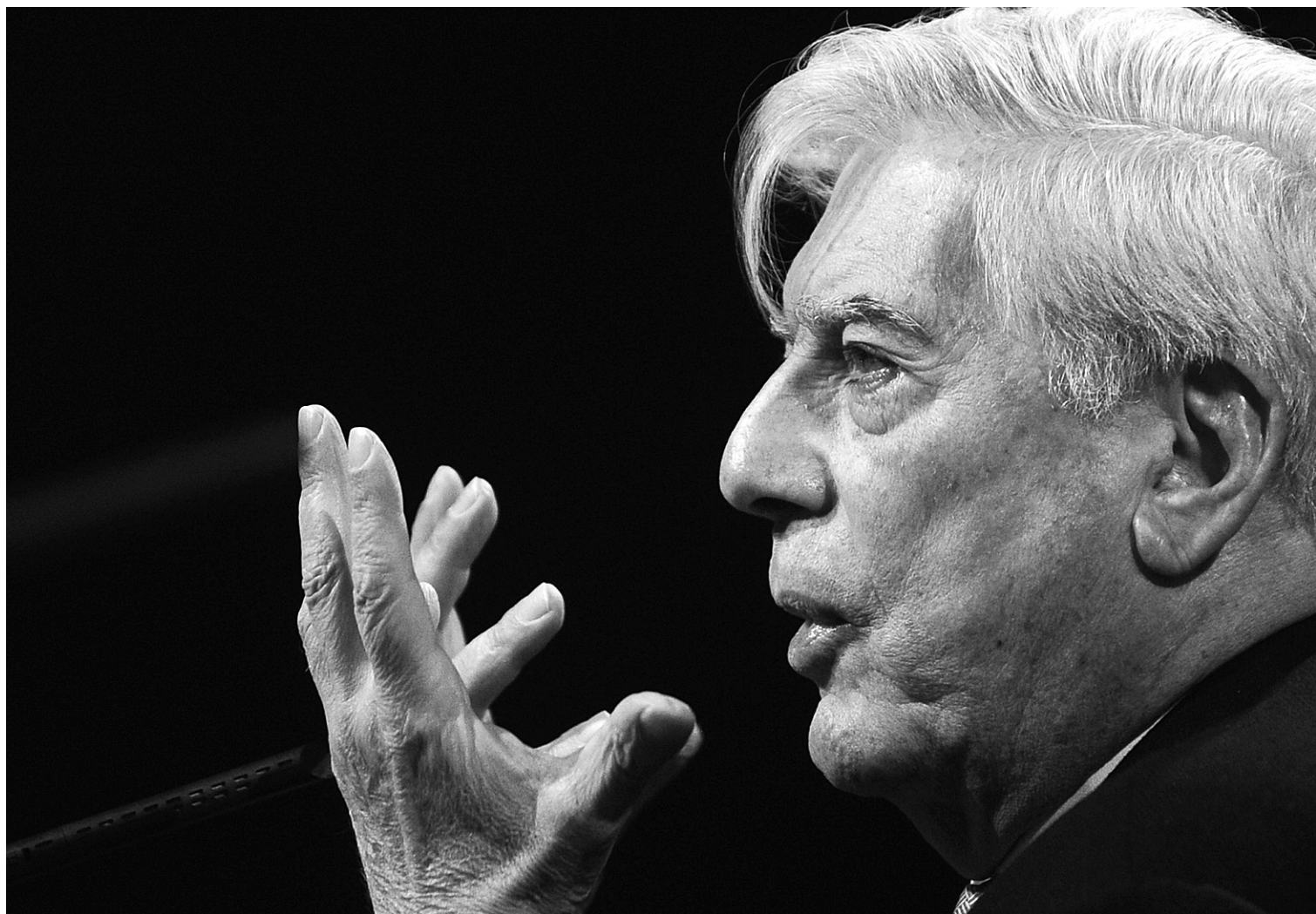
Homosexuel dans un monde qui condamne cette préférence sexuelle, il reniera à la fois le protestantisme et la Couronne britannique dont il avait été un serviteur dévoué. Ce sont d'ailleurs des écrits compromettants ayant trait à des pratiques sexuelles qui contribueront à noircir le dossier qui mènera à sa condamnation à mort et à son exécution. Ce rêve du Celte est celui de la

justice sociale. La dénonciation du colonialisme sous toutes ses formes qui explique ses prises de position en Afrique pour commencer, puis en Amérique du Sud. S'il se rend d'abord au Congo en mission diplomatique, il ne se contente pas de dénoncer mollement l'odieux comportement des planteurs de caoutchouc. Il voit que les villages sont dévastés, qu'on exploite sans vergogne la population locale, que l'on n'hésite pas à tuer, à torturer sous prétexte d'amener à des barbares les bienfaits du christianisme. Le roi Léopold II de Belgique ne pourra plus prétendre ignorer les ignominies commises au nom de la civilisation blanche. Roger Casement alertera la conscience occidentale.

Les horreurs constatées au Congo, il les retrouvera en Amazonie. Mêmes procédés: il s'agit d'engranger le plus de profits possible en ayant recours à l'intimidation, à la torture. Le contexte politique est différent, le roi des Belges a cédé la place aux capitalistes péruviens qui voient dans la manne que représente la forêt amazonienne une occasion de s'enrichir en soumettant les populations autochtones à un régime qui ne le cède en rien à celui que Roger Casement avait dénoncé au Congo. Partout, la même atrocité, les mêmes méthodes avilissantes.

Un roman attachant

Mario Vargas Llosa, en choisissant d'illustrer l'action huma-



PIERRE-PHILIPPE MANCOU AFP

Dans son nouveau roman, *Le rêve du Celte*, Mario Vargas Llosa livre un portrait passionnant d'une figure marquante de l'action révolutionnaire.

nitaire d'un homme d'exception, disposait donc d'un thème d'une richesse inespérée. Qui n'est pas pour la vertu? La difficulté pour un écrivain qui choisit une figure aussi controversée que celle de son héros vient, bien sûr, du fait que ce dernier a eu recours, pour libérer son peuple de la colonisation à l'anglaise, à un projet de collaboration avec une Allemagne belliqueuse. Qu'il se soit

rendu à quelques reprises en territoire ennemi, qu'il se soit compromis, lui ancien représentant de la Couronne britannique, n'aide en rien sa cause.

La grande qualité du romancier consiste à avoir réussi à rendre plausibles et acceptables les décisions les plus audacieuses de son personnage. Roger Casement apparaît comme un être torturé, fort mais faible à

la fois, capable de dénoncer avec un courage inouï ce qui lui paraît être une injustice, capable aussi de mener à bout des convictions. Pas nécessaire d'être un inconditionnel de l'indépendance en territoire bercé par des rêves de Grand Nord pour noter que cette force de caractère, cette détermination n'est pas chez nous un fait dominant. Cette constatation mise à part, notons que ce

Rêve du Celte est pour le moins un roman fort attachant qui célèbre l'existence d'un être hors du commun sans verser dans le prêchi-prêcha.

Collaborateur du Devoir

LE RÊVE DU CELTE

Mario Vargas Llosa
Gallimard
Paris, 2011, 520 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Blas de Roblès, le cavalier et sa monture

C'est à lire vingt-deux nouvelles que nous convie Jean-Marie Blas de Roblès, dont la notoriété s'est assise avec *Là où les tigres sont chez eux*, prix Médicis en 2008. Son habileté et son élégance, on les retrouve dans ce bel objet littéraire, *La mémoire de riz*, qui lui a valu le Prix de la nouvelle de l'Académie française.

GYLAINE MASSOUTRE

Autant l'écriture est émaillée et perlée, autant se reflète le soin que l'éditeur aura apporté à la mise en page, au choix du papier, à la conception de la couverture. Avec *La mémoire de riz*, on tient un article de plaisir qui se rapproche de l'objet d'art: au lecteur, il est proposé un rendez-vous dans la famille des textes classiques, dont l'écho précieux, sophistiqué et rare souligne la qualité littéraire.

Le vocabulaire précis, la ponctuation variée, la langue soutenue, l'art de retourner les attendus comme de simples préjugés, tout ici nous entraîne loin des mondes bruts, simplifiés et instantanés, trop vite encodés. Exergues de Char, de Cioran, de Cafavy, de De Vinci, de Montaigne, d'Avicenne, de Saint John Perse..., autant de phrases apéritives qui inaugurent de délicieux portraits.

Ici, prenant à revers l'écriture d'actualité, l'imaginaire sert à mesurer l'existence avec recul. La conscience s'alanguit dans l'illusion réaliste, trouve prétexte à se chercher soi-même dans des renvois en miroir. Toute surface est fouillée pour être approfondie: «*aimer la vie, c'est aimer l'esprit*», professe Eléazar, protagoniste de la première histoire. L'écriture traque alors le mystère sous les mots, l'intrigant magnétisme de certains êtres et l'intensification de la jouissance entre *happy few*. Les exposer ressemble à un lâcher de pigeons.

Chutes et envois

Si l'éditeur rend hommage au poète Tristan Corbière, l'auteur ouvre *L'illusionniste* dans la compagnie d'un autre grand rêveur, Aloysius Bertrand. La peinture théâtrale, les références savantes, la virtuosité de l'exécution font en soi une «*magie fascinante*» que Blas de Roblès sait partager. Mais qui croirait à la fable ne serait qu'un benêt: l'écrivain déchire l'illusion sur un second pan

de la scène, où le jeu est lui aussi truqué.

Dans cet art de la chute, ce snobisme d'un chasseur d'arcanes, cette pose conservatrice et cette empreinte cultivée, faut-il chercher le raffinement ou un esprit compassé? Dans la seconde nouvelle, *Charles Boquet: un artiste peintre*, la référence à Oscar Wilde s'impose à l'auteur. Mais une fois encore, la folie domine l'excès des sens, et l'extravagance des perceptions débouche sur la farce et l'illusion réussie d'une envolée plus haute que l'imitation.

Le Même et l'Autre propose sa visée à la manière de Maupassant. Entre symbolisme et décadence, on navigue dans les eaux fantastiques d'une mer déchainée: le zoom est dirigé en contre-plongée sur la cabine d'un solitaire affolé. Ce faisant, la détresse est également démontée.

Mascarades et farandoles

Parmi toutes les nouvelles, *La mémoire de riz* est excellente, propre à faire voyager tout en fixant des images mentales. Le mystère du Zohar plane cette fois, et il est question de grimoire, enchâssant des histoires rapportées... sur l'étenue de cinq mille grains de riz. Mais la mise en contexte de cette Chine rapportée est celle d'un tableau florentin, d'où surgit une folle qui finit par faire cuire le riz!

Toutes ces nouvelles et les autres sont bien ficelées. Rien ne sert de les résumer, il faut les lire à point, dans leur enchevêtrement et l'émergence des saynètes. Leur temps est babélien, leur espace délirant, expansif, polyforme. Instillé d'humour, le fantasme offre moins sa machine compliquée que ses rouages fabuleux, cette Mélusine ou fée que le personnage entraîne «*en des alcôves exquisées surgies pour elle du néant*».

Divertissement garanti, dans une langue revivifiée par les ciseleurs de l'imaginaire, ce recueil prouve surtout que Blas de Roblès emprunte au poète la technique libre que René Char nommait justement le marteau sans maître.

Collaboratrice du Devoir

LA MÉMOIRE DE RIZ

Jean-Marie Blas de Roblès
Zulma
Paris, 2011, 326 pages

Le Guggenheim numérise ses catalogues

La Fondation Guggenheim offre depuis décembre l'accès numérique à plusieurs de ses catalogues d'exposition désormais épuisés. Soixante-cinq ouvrages, parus d'abord entre 1938 et 1999, sont entièrement numérisés dans les archives électroniques du site Internet du célèbre musée new-yorkais.

On y trouve par exemple *Alexander Calder: A Retrospective*

Exhibition de 1964, American Drawings, de la même époque, ou une sélection 1953 de jeunes peintres européens. On peut ainsi afficher sur écran les œuvres de Paul Cézanne, d'Edward Munch, de Fernand Léger, de Francis Bacon, de Paul Klee, de Gustav Klimt et d'Egon Schiele, autant que suivre l'évolution graphique des catalogues d'exposition au fil des ans.

Dans la même foulée, la Fondation a commencé à vendre sur son site des livres électroniques, incluant les catalogues des expositions en cours — la rétrospective de l'Italien Maurizio Cattelan — et de courts essais sur l'art, en anglais seulement. Le tout est accessible sur guggenheim.org/publications.

Le Devoir

Entrevue avec Sophie Fontanel

Faire ou ne pas faire l'amour

Dès sa parution en France, *L'envie* a soulevé la curiosité, pour ne pas dire la polémique. Ce petit roman à saveur autobiographique est vite devenu un *best-seller* — plus de 60 000 exemplaires vendus, selon l'éditeur, Robert Laffont. Dans la foulée, plusieurs pays en ont acheté les droits de traduction, dont les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, le Brésil, l'Allemagne et la Roumanie.

DANIELLE LAURIN

C'est toujours plus accrocheur, plus croissant, quand on sait qu'il s'agit d'une histoire vraie, ou en grande partie vraie, n'est-ce pas? Surtout quand cette histoire va à l'encontre des tabous...

L'auteure du livre n'est ni moche, ni nonne, ni anti-hommes. Mais elle raconte qu'elle a tourné le dos à la sexualité pendant des semaines, des mois, des années. De son plein gré.

Pourquoi? «*Je n'en pouvais plus qu'on me prenne et qu'on me secoue. Je n'en pouvais plus de me laisser faire. J'avais trop dit oui. Je n'avais pas considéré la tranquillité demandée par mon corps.*»

Elle en a eu assez de la sexualité mécanique, assez des relations médiocres qu'elle s'imposait depuis des années avec des hommes de passage ou des amants assidus. Quelque chose en elle s'est rebiffé: «*On ne m'aurait plus.*»

Elle a eu besoin de répit, besoin de reprendre son souffle.

Rien à voir avec l'abstinence telle qu'on l'entend habituellement, rien à voir avec l'impuissance non plus: «*On confond souvent le désintérêt avec une impuissance. Nous sommes si nombreux à savoir que ce n'est pas qu'on ne peut pas, c'est qu'on ne s'y voit plus.*»

Autrement dit: le refus du sexe comme un acte de résistance. Comme une forme de libération. Le refus du sexe pour mieux se retrouver soi, pour renaitre à soi-même: «*J'irais jusqu'à dire que ça fait un bien fou.*»

Pas de sexe n'implique pas le renoncement à la sensualité, au contraire. Un simple effleurement de la main, et ça y est. Bains au lait parfumé, massages à l'huile... toutes les façons sont bonnes de redécouvrir son corps.



PIERRE-FRANCK COLOMBIER AFP

Sophie Fontanel est une journaliste et écrivaine française qui a publié son premier roman en 1995.

Pour le reste: «*Mon désir à moi c'était d'attendre.*»

Et puis ne pas faire l'amour en vrai ne veut pas dire pour autant ne pas en avoir envie. Ne veut pas dire pour autant que les fantasmes sont absents. Robert Redford au cinéma peut suffire à lui seul à allumer le désir. Ne restera ensuite qu'à laisser l'imaginaire folâtrer.

Autre possibilité: étreindre son oreiller la nuit... «*exactement comme il se fut agi d'un être humain à ma portée.*» Les joujoux sexuels expérimentés en solitaire ne sont pas à dédaigner non plus.

L'inavouable

Attention, cependant, à la réaction des autres, des amis, des confidents: «*Aucun ne supportait ma solitude parce qu'elle aurait pu être la leur.*» N'allez pas leur dire que le rêve, le fantasme et les plaisirs en solitaire vous comblent, vous suffisent. «*Il y a des limites à ce que les gens peuvent entendre,* vous préviendra-t-on.

On vous jugera, on voudra vous «*matcher*», on vous donnera des conseils, et, pour finir, on se méfiera de vous. C'est honteux, après tout, c'est suspect, c'est complètement à contre-courant, dans nos sociétés occidentales érotisées, sexuellement libérées, qui plus est dans les milieux branchés, de faire preuve de lassitude sexuelle. Et de le dire. D'oser le dire.

C'est de l'ordre de l'inavouable, «*peut-être la pire insubordination de notre époque.*»

Or, elle, elle l'a dit. Pire, elle l'a écrit. Elle, Sophie Fontanel. Quarante-neuf ans. Journaliste, blo-

gueuse. Et romancière. Elle l'a écrit noir sur blanc, dans *L'envie*.

Une voix singulière

Ce qui ne veut pas dire que nous sommes dans le témoignage pur et simple. Ce qui ne veut pas dire que tout est vrai. Que toutes les scènes relatées ont été vécues comme telles, que tous les personnages qui oscillent autour de l'héroïne ont existé dans la réalité.

Une journaliste française l'a appris à ses dépens. Elle voulait interviewer les personnes qui interviennent dans le roman. Mais comment, s'est amusée Sophie Fontanel, cette journaliste aurait-elle pu interviewer des personnages «*nichés au creux de mon âme*»...

La véritable force de frappe du livre vient du fait qu'il va au-delà du simple témoignage, justement. La véritable force de frappe du livre vient de la voix singulière qui le porte.

Pas d'apitoiement, pas de lyrisme plaintif. L'écriture est rythmée, colorée, audacieuse. Entre les lignes, sans en avoir l'air, Sophie Fontanel brasse la cage.

Résultat: les petites histoires, parfois noires, parfois drôles, très souvent surprenantes, mises en scène dans *L'envie*, nous amènent à voir d'un autre œil notre propre sexualité.

Collaboratrice du Devoir

L'ENVIE

Sophie Fontanel
Robert Laffont
Paris, 2011, 168 pages

LIVRES

PHILOSOPHIE

La pensée juive comme expérience spirituelle

Hilary Putnam peut être considéré comme un des plus grands philosophes américains vivants. Se déplaçant dans tous les domaines de la philosophie analytique, de la philosophie de l'esprit à l'épistémologie, il a multiplié les théories originales et, pour compliquer un peu les choses, il n'a cessé de changer d'idée.

GEORGES LEROUX

Après avoir défendu un réalisme métaphysique rigide, notamment dans un débat fameux avec Richard Rorty, il s'est déclaré partisan d'un antiréalisme, position qu'il finit par modifier pour revenir à un réalisme interne nuancé: le monde ne serait pas entièrement indépendant des catégories de la pensée. Dans un essai récemment traduit en français (*Le réalisme à visage humain*, Gallimard, 2011), il revient sur toutes ces questions comme s'il les discutait pour la première fois, alors qu'il leur a consacré sa vie.

Né en 1926, fils d'un intellectuel communiste juif, il a grandi dans un milieu sans religion. Comme son ami de jeunesse Noam Chomsky, il s'est retrouvé sur les premières lignes de la lutte contre l'engagement américain au Vietnam. Rien en apparence ne préparait le jeune Putnam au revirement religieux dont témoigne son livre sur la

pensée juive, et pourtant, comme il l'explique en introduction, tout y conduisait. Un événement sert ici de déclencheur: en 1975, son fils aîné Samuel annonce à la famille qu'il veut faire sa barmitzva. La décision de l'accompagner dans cette démarche le conduisit à reprendre contact avec la synagogue, dans un milieu libéral. Avec son épouse, également juive, il renoua avec les services et les prières et fait une part chaque jour plus grande à la religion dans sa vie. À ceux qui lui demandent comment il réconcilie la vie religieuse avec le matérialisme scientifique qui a caractérisé tout son projet philosophique, il répond patiemment qu'il n'a jamais opéré cette réconciliation et ne croit pas y parvenir.

Cet aveu sert de contexte aux conférences sur trois penseurs religieux que Putnam aborde comme modèles de vie: Franz Rosenzweig, Martin Buber et Emmanuel Lévinas. Dans ce parcours, Wittgenstein joue un rôle essentiel. Il lui emprunte en effet une approche, inspirée du pragmatisme, seule capable à ses yeux de dépasser le simplisme de la critique de la croyance: la complexité des liens qui associent le modèle de vie choisi par *Homo religiosus* et les représentations qui le portent mérite autre chose qu'une banale réduction. Quand Putnam affirme qu'il n'a jamais cessé d'être un philosophe natura-

liste, tout en étant croyant, c'est d'abord le réductionnisme qu'il met de côté. Sa lecture de Pierre Hadot, un historien de la pensée grecque qui a développé l'idée de la philosophie comme exercice spirituel et forme de vie, lui semble confirmer l'intuition de base qui préside à ces auteurs religieux: leur pensée est moins un effort pour démontrer l'existence de Dieu ou la vérité des dogmes que la recherche d'une réponse humaine adéquate à la «demande de Dieu».

Au cœur de ces études, nous retrouvons surtout l'importance d'une pratique dialoguée de la philosophie. Confronté à la question du sens de la vie, le philosophe juif renonce à le définir ou à le formuler: il veut d'abord l'effectuer. L'expression est de Martin Buber qui écrit: «Chacun ne peut manifester ce sens qu'il a reçu que par la qualité unique de son être et de sa vie.» Prenant ses distances de la philosophie classique de la religion, et notamment de toutes les discussions de la théologie philosophique, Putnam s'inscrit donc résolument dans une tradition spirituelle: si la religion n'est pas une théorie, elle est d'abord un exercice, une forme de vie, et c'est ce qu'il propose de retrouver chez les trois penseurs qu'il étudie.

Cette position est-elle tenable? Dans la conclusion de ses conférences, Putnam invite son lecteur

à mettre en suspens l'ambition métaphysique pour rendre possible une ouverture, une rencontre concrète avec l'exigence éthique qui devient, dans la pratique de Rosenzweig, de Buber et de Lévinas, le ferment de la pensée. Cette pratique doit laisser la place à la transformation individuelle, alors que la pensée s'abandonne à l'interpellation en provenance d'ailleurs. Au lieu de demander si Dieu est immanent ou transcendant, il faut comme Rosenzweig se demander s'il est proche ou lointain. Quel type de croyant est donc Putnam, lui qui déclare ne pas croire à la vie après la mort ni en un Dieu surnaturel? Comme les auteurs qu'il présente, il croit surtout en la fécondité du judaïsme comme expérience du bien.

Collaborateur du Devoir

LA PHILOSOPHIE JUIVE
COMME GUIDE DE VIE

Hilary Putnam
Traduit de l'anglais par Anne Le Goff
Éditions du Cerf, coll. «Passages»
Paris, 2011, 157 pages

* Notons la parution concomitante d'un essai du regretté Stéphane Mosès sur le même sujet, mais selon un point de vue résolument différent (*Figures philosophiques de la modernité juive*, Cerf, Paris, 2011, 151 pages)

HISTOIRE

L'Australie
des Patriotes déportés

En 1839, la Grande-Bretagne déporte du Bas-Canada dans une de ses colonies pénitenciaires, la Nouvelle-Galles-du-Sud (aujourd'hui un État australien), 58 hommes condamnés pour haute trahison à la suite de leur participation à la révolte des Patriotes. Là-bas, une sympathie jaillit de la population locale, formée en bonne partie de catholiques déportés de l'Irlande. La solidarité universelle des colonisés s'exprime jusqu'au bout du monde.

MICHEL LAPIERRE

À cette incidence internationale, si minime fût-elle, de la lutte menée au Bas-Canada pour l'émancipation du peuple et la démocratie, Beverley D. Boissery, née en Australie et installée depuis longtemps en Colombie-Britannique, a consacré un ouvrage très fouillé. Traduit de l'anglais, il ne s'intitule pas en vain *Un profond sentiment d'injustice*. S'appuyant sur le droit britannique, l'historienne montre que, pour prononcer nombre de sentences, on négligea la notion de doute raisonnable.

Elle met en relief que seuls ceux «qui, ne pouvant pas faire jouer des contacts politiques ou leurs liens avec des parents bien placés, ont été punis de mort ou de déportation». Considérés comme «rebelle», les Patriotes ne comparurent pas devant un tribunal civil mais devant une cour martiale. L'un des accusés, Pierre-Hector Morin, devint le vrai motif de condamnation: «la tare originelle d'être des CANADIENS», et non des Britanniques.

Un autre accusé, François-Xavier Prieur, s'aperçut que quelques juges s'amusaient à dessiner des bonshommes pendus à des gibets... Seul un journal tory, comme la *Montreal Gazette*, défenseur du pouvoir colonial, louait l'impartialité de la cour.

En Nouvelle-Galles-du-Sud, son pendant, le *Sydney Herald*, s'opposera à la libération des Patriotes du Bas-Canada, inter-nés dans un camp de travail.

Mais des journaux australiens plus libéraux, comme le *Sydney Monitor*, leur seront favorables. Celui-ci vantera leur conduite «impeccable» et réclamera qu'ils soient émancipés «après la plus courte période de mise en liberté conditionnelle possible». Mais François-Maurice Lepailleur, l'un des déportés, affirmera: «Le malheur de l'exil est plus grand que celui de la mort...»

Malgré tout, une stimulante expérience mutuelle résulta de la rencontre entre les Patriotes, qui, souligne Beverley Boissery avec acuité, «venaient d'une culture communautaire», et la société australienne naissante. Cette dernière, souvent issue de couches opprimées ou délinquantes, victimes de l'impitoyable hiérarchisation sociale et politico-religieuse de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, se caractérisait, selon l'historienne, par une promiscuité sexuelle et une violence inconnues chez nous.

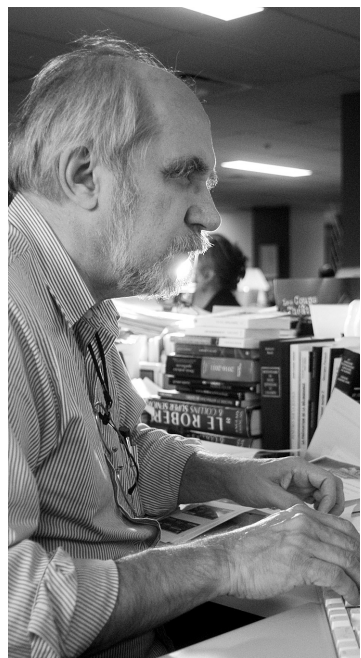
Mais, au retour des exilés entre 1844 et 1848, les gens en vue, parmi eux, se rangèrent, sauf Hippolyte Lanctôt, fidèle à Papineau, au nombre des assa-gis politiques à qui le châtiement n'aura révélé que les vertus de l'immobilisme.

Collaborateur du Devoir

UN PROFOND
SENTIMENT D'INJUSTICE

Beverley D. Boissery
Lux
Montréal, 2011, 496 pages

EN BREF



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
L'éditeur Robert Soulières

Soulières
en illustrations

La librairie Monet accroche aux murs de sa petite galerie d'art une quarantaine d'illustrations de la collection de Soulières éditeur pour souligner le 15^e anniversaire de cette maison d'édition spécialisée en livres jeunesse. Des œuvres de Béha, de Stéphane Poulin, de Bruce Roberts, de Carl Pelletier et de Janice Nadeau en seront, parmi bien d'autres. Une série de rencontres entre auteurs et illustrateurs se dérouleront en parallèle à l'exposition. Ci-dessus, une illustration de Geneviève Côté pour *La chambre vide*, de Gilles Tibo. À la librairie Monet, jusqu'au 5 février, www.librairiemonet.com. - Le Devoir

L'espoir raisonné de Mandela

Des réflexions de l'ancien président sud-africain

Sacralisées, à première vue, par la rectitude politique, les réflexions de Nelson Mandela peuvent nous laisser croire que le militant noir antiapartheid est, plutôt qu'un penseur original, un symbole convenu, magnifié par les longues années passées en prison et le prix Nobel de la paix (1993). Mais il nous étonne, celui qui a dit: «Nous sommes fiers d'avoir libéré non seulement les métis, les Indiens et les Africains, mais aussi les Blancs.»

MICHEL LAPIERRE

Faisant suite à *Conservations avec moi-même*, recueil publié l'an dernier, *Pensées pour moi-même*, de Mandela, va encore plus loin dans «la vision d'une Afrique du Sud unie, démocratique, non sexiste et non raciale». Le livre reflète une réflexion hardie, utopiste si l'on veut, mais axée sur l'espoir raisonné, nourri tour à tour par le combat, l'épreuve, la bonne humeur, la simplicité.

Ce n'est pas uniquement le colonialisme et le racisme des Blancs que stigmatise le président retraité d'un pays nouveau, dont l'égalité juridique de tous les citoyens, objectif chèrement acquis depuis moins de 20 ans, resterait vaine si elle ne correspondait pas à une révolution du cœur et de l'esprit. Mandela rejette aussi l'attitude revancharde des Noirs, les préjugés patriarcaux des sociétés africaines traditionnelles et «le démon du tribalisme» qui y subsiste.

Il souhaite que l'Afrique du Sud, qui «se rachète» après 1994, «élargisse», par le fait même, «les frontières de la liberté» de tous les êtres humains. Il n'a pas honte de présenter, comme un signe paradoxal, un phénomène occulté: la langue des créateurs de l'apartheid, l'afrikaans (idiome issu du néerlandais et parlé par les pionniers blancs, rivaux des Britanniques, ces colonisateurs plus récents), est celle «d'une partie substantielle des Noirs de ce pays».

À l'exemple de Gandhi, il cultive un idéalisme héroïque, même s'il sait que les militants antiapartheid n'ont pas nécessairement suivi les préceptes du Mahatma. Comme lui, Mandela croit que la «force de la vérité» est «capable de convertir l'opresseur à un point de vue honnête et moral».

Dès 1978, il osa passer pour un insensé en déclarant: «C'est précisément parce que l'afrikaans est la langue de l'opresseur que nous devrions encourager tout le monde à l'apprendre, à connaître sa littérature et son histoire, et à



SCHALK VAN ZUYDAM REUTERS

L'ancien président Nelson Mandela et sa femme, Graca Machel, à l'ouverture du Parlement sud-africain, à Cape Town, en février 2010.

surveiller les nouvelles tendances chez les écrivains afrikaners.» Le militant dira, en 1992, une parole insurpassable qui résumera son attitude singulière à l'égard des Afrikaners: «Quand vous vous exprimez en afrikaans, vous les touchez droit au cœur.» Dans *Harper's Magazine*,

l'écrivain noir James Baldwin, natif de Harlem, avait écrit en 1953 des mots prophétiques: «Le drame interracial qui se joue sur le continent américain a non seulement donné naissance à un Noir nouveau mais aussi à un nouveau Blanc.» Mandela leur a donné un écho sans pareil sur le sol

même de l'Afrique.

Collaborateur du Devoir

PENSÉES
POUR MOI-MÊME

Nelson Mandela
La Martinière
Paris, 2011, 290 pages

vient de paraître

Dossier
L'Amérique latine:
boussole pour
les temps présents

NUMÉRO 754 • FÉVRIER 2012

Les auteurs sont:

Dorval Brunelle, Catherine Caron, Marie-Christine Doran, Maria Lucia Fattorelli, José Fuentes, Franck Gaudichaud, Luis Martínez, Pierre Mouterde et Ricardo Peñaflor.

À lire aussi: le carnet de Wajdi Mouawad, la chronique littéraire de Suzanne Jacob, une analyse de Vincent Romani sur la Palestine, une réflexion de Lise Baroni et d'Yvonne Bergeron sur une spiritualité de l'action solidaire et une controverse sur le français au Québec: une lutte prioritaire?

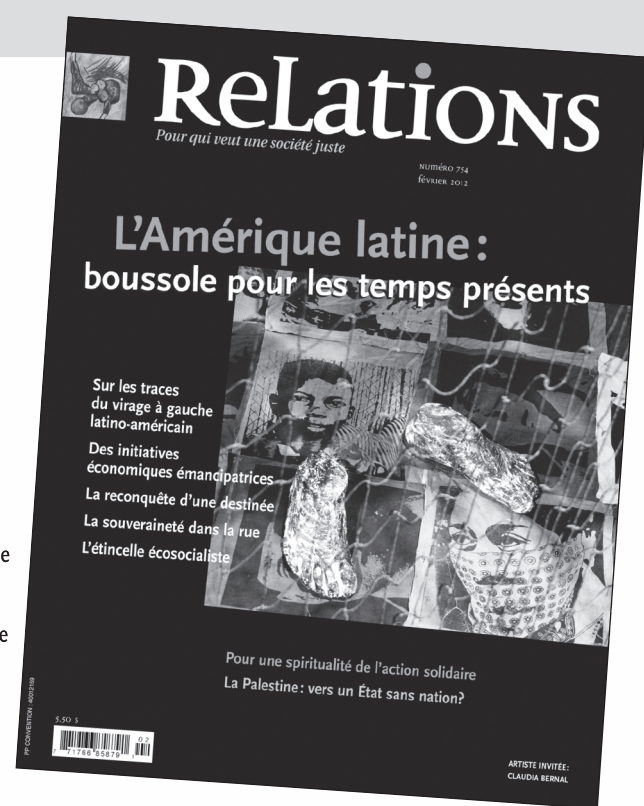
Artiste invitée: Claudia Bernal

Pour consulter le sommaire détaillé:
www.revuelrelations.qc.ca

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfq.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Dignement, jusqu'à la fin



LOUIS CORNELLIER

La Commission spéciale sur la question de mourir dans la dignité, dont les audiences se sont tenues de septembre 2010 à mars 2011, devrait déposer son rapport et ses recommandations le mois prochain. Ce dépôt est attendu parce que la question intéresse beaucoup les Québécois depuis quelques années. Selon un sondage Léger Marketing-*Le Devoir* dont les résultats ont été publiés dans nos pages le 28 septembre 2010, 71 % des Québécois seraient d'accord avec la légalisation de l'euthanasie, alors que 13 % seraient contre et que 16 % suspendent leur jugement. Preuve de cet intérêt pour la question, 270 citoyens et regroupements ont déposé des mémoires devant la Commission.

Dans *Mourir comment? Le débat sur l'euthanasie*, les éditions Médiaspaul ont réuni huit de ces mémoires, présentés par des associations professionnelles et des organismes à vocation humanitaire reconnus, non confessionnels et qui, sans nécessairement avoir une position arrêtée sur la question de la légalisation de l'euthanasie, partagent des inquiétudes quant aux conséquences qu'une telle décision pourrait entraîner.

Des inquiétudes

Selon notre opinion préalable sur la question, nous recevons ces points de vue différemment. Les opposants à la légalisation de l'euthanasie y trouveront matière à conforter leur opinion.

Quant aux autres, majoritaires semble-t-il, et non dépourvus d'arguments valables, ils seront peut-être ébranlés par les inquiétudes qui y sont calmement formulées.

L'Association québécoise de prévention du suicide (AQPS) affirme ne pas avoir «de position ferme dans le débat», mais elle craint que les bénéfices attendus de l'euthanasie pour une minorité de personnes nuisent à la lutte contre le suicide, en présentant la mort provoquée comme une solution acceptable à la souffrance. Le taux de suicide d'une société, explique-t-elle, est influencé par deux éléments: la souffrance des individus et l'acceptation collective du suicide comme solution à cette souffrance. «En acceptant les demandes d'aide à mourir», écrit l'AQPS, *quel message passons-nous à toutes les personnes qui souffrent de dépression ou d'autres problèmes de santé mentale sans être en fin de vie?* Que dit-on de la valeur de leur vie?

L'Association québécoise de gérontologie n'hésite pas à se prononcer contre une légalisation de l'euthanasie ou du suicide assisté. Sa crainte principale concerne la pression sociale qu'une telle décision ferait peser sur les personnes vulnérables. «Dans une société où sévit l'âgisme, où les vieux sont déjà présentés comme responsables des difficultés d'accès aux soins de santé ou du déficit budgétaire», écrit cette association, *comment croire que le consentement à l'euthanasie sera libre de toute pression sociale? Qu'arrivera-t-il si le consentement est donné par priorité à la volonté de recourir à l'euthanasie, poursuit-elle, provient principalement de quatre facteurs: le désir de ne pas être un fardeau, le besoin de contrôler sa maladie, la dépression ou détresse psychologique et la douleur. Des soins palliatifs adéquats, voire la sédation palliative dans*

les cas limites, et la présence des proches peuvent atténuer ces facteurs. Or le problème, c'est que «seulement 10 % des Québécois ont accès aux soins palliatifs en fin de vie, faute de ressources suffisantes». Le problème à régler est d'abord là.

Le Comité d'éthique du Réseau de soins palliatifs du Québec va aussi dans ce sens. Il déplore le fait que «le débat actuel laisse entendre [...] que sans la possibilité d'avoir accès à l'euthanasie et au suicide assisté, il ne peut y avoir de mort digne et que le sentiment d'indignité ne peut être modifié par des interventions appropriées». Le Comité, qui réclame un accès universel aux soins palliatifs et expose au passage «l'évolution dangereuse des pratiques d'euthanasie» dans certains pays, amène aussi le débat sur un terrain philosophique, en reprenant la critique de l'autonomie formulée par le philosophe Charles Taylor dans un contexte plus général.

La culture contemporaine, qui s'abîme dans le culte absolu de l'autonomie, de l'épanouissement de soi, explique le philosophe, néglige le fait que toute quête du sens de la vie s'inscrit dans un «horizon préexistant de signification». L'être humain, en d'autres termes, est un citoyen de droits, mais aussi, même à l'étape ultime, «un citoyen de devoirs envers autrui et envers la société» qui lui permettent d'exister en le reconnaissant. D'où, selon Taylor, les «exigences de la solidarité». En ce sens, conclut le Comité d'éthique du Réseau de soins palliatifs du Québec, «la légalisation de l'euthanasie viendrait accorder priorité à la valeur "autonomie", à l'origine du repli sur soi, au détriment de valeurs prônant l'altérité et la solidarité. Ainsi, la rupture du lien social aurait pour conséquence l'isolement et l'abandon plutôt que la promesse d'une solidarité envers la personne malade, âgée ou mourante [...]»

La Maison Michel-Sarrasin, un centre de soins palliatifs, ne dit pas autre chose. «*Mourir est le plus solitaire des actes humains, mais paradoxalement il est aussi le plus communautaire, écrit-elle. Pourquoi? Parce que nous sommes reliés les uns aux autres. Parce que nous mourons les uns avec les autres. [...] Nous naissons et nous mourons dans une dépendance absolue et nous ne pouvons rien y changer. Nous mourons et les autres nous regardent mourir. Nous avons besoin du soutien de nos semblables pour entrer dans la vie, nous avons besoin d'eux pour en sortir. Vivre jusqu'à la fin, affirmer sa liberté jusqu'à la fin sont des souvenirs motivants pour ceux qui nous survivent et qui continuent leur itinéraire vers leur propre mort.*» Les soins palliatifs, on n'y échappe pas, constituent la voie royale de cette mort digne. Il reste à les rendre vraiment accessibles.

Or ces soins palliatifs sont méconnus et incompris. Dans *Ombres et lumières sur la fin de la vie* (Médiaspaul, 2010), le docteur Patrick Vinay, spécialiste de la médecine palliative à l'hôpital Notre-Dame de Montréal, réfute quelques mythes entretenus à leur sujet (sur la morphine qui tue, sur l'indignité du malade, sur la souffrance intolérable) et signe un éloge senti de leurs bienfaits. (Œuvre lumineuse d'un expert en médecine de fin de vie et en humanité, ce petit livre chante avec délicatesse la vie digne, même celle qui râle, jusqu'au bout.

louisco@sympatico.ca

MOURIR COMMENT?

LE DÉBAT SUR L'EUTHANASIE

Collectif
Médiaspaul
Montréal, 2011, 160 pages

NOUVELLES TECHNOLOGIES

S'abrutir avec Internet

Nicholas Carr propose une fascinante histoire... de l'écriture et de la lecture

LOUIS CORNELLIER

Dans un ouvrage au titre provocateur, *Internet rend-il bête?*, le journaliste et blogueur américain Nicholas Carr développe la thèse selon laquelle cette nouvelle technologie modifie l'esprit humain dans un sens inquiétant. «Calme, concentré et fermé aux distractions», écrit-il, *l'esprit linéaire est marginalisé par un esprit d'un nouveau type qui aspire à recevoir et à diffuser par brefs à-coups une information décousue et souvent redondante.* Le survol et la lecture en diagonale deviennent nos nouveaux modes de lecture et nous enferment de plus en plus dans «la pensée hâtive et distraite».

Inspiré par la thèse de McLuhan selon laquelle «le média, c'est le message», c'est-à-dire que «le contenu d'un média a moins d'importance que le média lui-même pour son influence sur notre façon de penser et d'agir». Carr montre qu'Internet, par sa nature même, nuit à notre degré d'attention et favorise la dispersion mentale. «La nécessité d'évaluer les liens et d'effectuer des choix de navigation en conséquence, tout en traitant un tas de stimuli sensoriels fugaces, exige en permanence une coordination mentale et des prises de décision, ce qui empêche le cerveau de chercher à comprendre le texte ou toute autre information», explique-t-il, en se basant sur de multiples études neuropsychologiques.

Carr, qui avoue avoir dû faire de gros efforts pour se libérer de sa dépendance à la Toile le temps d'écrire son essai, propose dans ces pages une fascinante histoire de l'écriture et de la lecture. Cette démarche le mène à faire l'éloge de la «lecture profonde», rendue possible

grâce au livre sur support papier tel qu'on le connaît, qui a déterminé «l'éthique intellectuelle» de la Renaissance, des Lumières et de la Modernité et qui «a renforcé et raffiné l'expérience de la vie et de la nature chez les individus». C'est cette éthique qui disparaît avec Internet. «Les cultivateurs de la connaissance personnelle que nous sommes évoluons pour devenir des chasseurs et cueilleurs dans la forêt des données numériques», déplore-t-il. Cette régression ne serait pas sans lien avec la progression des diagnostics de déficit de l'attention. Pendant ce temps, Jean Charest investit dans des tableaux interactifs pour contrer le décrochage scolaire, qui affecte principalement les piétres lecteurs. Cherchez l'erreur!

«Devant tous les médias, écrivait McLuhan, notre réaction classique — de dire ce qui compte, c'est la façon dont on s'en sert —, c'est d'adopter l'attitude hétérodoxe du crétin technologique.» Dans cet ouvrage solide sur les plans scientifique et philosophique, Nicholas Carr nous met en garde. «Le prix que nous payons pour prendre à notre compte la puissance de la technologie est l'aliénation», conclut-il. [...] *Les outils de l'esprit amplifient et engourdissent les plus intimes et les plus humaines de nos capacités naturelles — celles qui desservent la raison, la perception, la mémoire et les émotions.* C'est parce que vous lisez encore des livres, ou ce journal, que vous le savez.

Collaborateur du Devoir

INTERNET REND-IL BÊTE?

Nicholas Carr
Traduit de l'anglais
par Marie-France Desjoux
Robert Laffont
Paris, 2011, 324 pages

d'art de la collection «Signatures» sur une soixantaine d'artistes québécois. La première partie de son autobiographie raconte son enfance en Suisse et sa jeunesse en France, alors que la deuxième partie relate sa carrière de libraire puis d'éditeur au Québec. Après avoir vendu sa maison d'édition à son fils Antoine en 2000, Marcel Broquet a fondé une nouvelle maison en 2007 avec Rosette Pipar, consacrée à la littérature, aux guides et aux beaux-arts. — Le Devoir

HISTOIRE DE L'ART

L'image occultée du prophète Muhammad

Absentes de l'art et des médias islamiques aujourd'hui, les représentations du prophète ont longtemps été parfaitement licites

PAUL BENNETT

L'affaire des *Versets sataniques*, le roman de Salman Rushdie frappé d'une fatwa en 1989, et, surtout, la réaction parfois violente suscitée dans le monde islamique contre les caricatures du prophète Muhammad parues dans un quotidien danois en septembre 2005 ont remis à l'ordre du jour la question controversée de la figuration et de la représentation du prophète dans les textes comme dans l'image. La représentation du prophète a-t-elle toujours été interdite dans l'islam ou ne l'a-t-elle été que progressivement? L'intransigeance affichée par beaucoup de musulmans à ce sujet est-elle plus grande aujourd'hui qu'autrefois?

C'est avec le souci de redonner à l'histoire et à d'autres disciplines des sciences humaines une place «trop souvent investie par le politique» qu'Olga Hazan, professeure d'histoire de l'art à l'UQAM, a invité en 2007-2008 divers spécialistes québécois de l'islam à réfléchir en commun sur la façon dont la figure du prophète Muhammad — graphie préférée à Mahomet et Mohammed par les chercheurs — a été évoquée selon les cultures et selon les époques. Ces réflexions viennent d'être réunies dans un ouvrage collectif érudite, mais plutôt accessible, intitulé *Le prophète Muhammad — Entre le mot et l'image*, aux éditions Fides.

Comme le rappellent Hazan et d'autres auteurs de l'ouvrage, rien dans le Coran ni dans l'autre source scripturaire de l'islam, les hadiths (recueils de paroles et des actes du prophète compilés au IX^e siècle), n'interdit explicitement la représentation de Muhammad et des prophètes qui l'ont précédé (Abraham, Moïse ou Jésus). Seuls quelques hadiths isolés déconseillent l'utilisation d'objets décorés de motifs figuratifs, car ils détournent de la prière. L'interdit de la figuration ne s'est donc constitué qu'au fil des siècles, avec les divers ouvrages de jurisprudence, qui constituent une autre source fondamentale de l'islam, basée sur le consensus des savants. La position des théologiens varie d'ailleurs selon les écoles et les cultures: les pays arabes adopteront une attitude beaucoup plus restrictive que l'Iran ou la Turquie.



Le jeune Muhammad interrogé par le moine chrétien Bahira (Tabriz, entre 1306 et 1315). Enluminure tirée d'un ouvrage de Rashid al-Din Tabib. Muhammad est oint par un ange tombé du ciel, suivant une tradition picturale chrétienne.

Manuscrits enluminés

Ainsi, dans les manuscrits enluminés arabes, persans et turcs des XIV^e au XIX^e siècles étudiés par Olga Hazan, le prophète est souvent figuré, même si le visage ou une partie du corps est parfois voilé ou dérobé au regard par divers procédés. Ces manuscrits enluminés — chroniques historiques ou récits légendaires relatifs à la vie de Muhammad — ont presque toujours été commandés par des hommes de pouvoir qui tenaient à asseoir leur légitimité en justifiant la prééminence de l'islam et en marquant sa filiation aux deux autres religions monothéistes qui l'avaient précédé. Jamais toutefois les Corans ou les ouvrages de sciences religieuses ne comportent de représentations figuratives.

Plusieurs moyens sont déployés par les auteurs de ces enluminures et miniatures pour s'assurer que l'image du prophète ne soit jamais sacralisée, car pour les musulmans l'important est d'éviter de faire du message d'Allah, Muhammad, ce que les chrétiens ont fait de Jésus: un dieu. Les deux principaux dangers de la représentation du prophète sont en effet soit de sacrifier l'humain, soit de dégrader le sacré ou de le profaner par l'image. Les images du prophète sont donc admises à la condition de ne pas pouvoir être vénérées, ce qui explique l'absence dans l'art islamique d'œuvres figuratives qu'on peut suspendre ou surélever.

Bien que très marginales par rapport à l'art non figuratif (cal-

ligraphie, entrelacs géométrique, arabesque), les représentations religieuses du prophète ont donc ponctué l'histoire de l'islam et Hazan déplore que ces images aient trop souvent été occultées: en terre d'islam, pendant des siècles, ces images étaient pourtant parfaitement licites. Elle conclut que la résistance à la représentation du prophète est plus forte aujourd'hui que jadis et s'explique «comme une réaction à l'image négative de l'islam et de son prophète que projette l'Occident depuis de nombreux siècles». Explication un peu courte, peut-être. Qu'en est-il par exemple de la pression exercée sur les artistes et les intellectuels par les islamistes radicaux?

Au cinéma et ailleurs

L'interdit qui frappe sans conteste aujourd'hui la figuration du prophète n'est jamais aussi étonnant et aussi paradoxal qu'au cinéma, comme le montre pour sa part Walid el-Khachab, puisque le cinéma est l'art le plus iconophile ou même iconolâtre qui puisse exister. Les cinéastes qui veulent évoquer le prophète doivent donc recourir à toutes sortes de stratégies pour présenter la vie du prophète sans jamais le montrer, surtout dans les films historiques tels *L'aube de l'islam* (1971) et *Le message* (1976).

Ces stratégies consisteront principalement soit à faire appel à la seule parole du prophète, qu'on ne voit jamais à l'écran, soit à filmer seulement les personnages qui l'accompagnent pour évoquer ses exploits, par exemple lors de la destruction des idoles de la Kaaba (vers 632).

D'autres essais de cet ouvrage collectif portent plutôt sur la représentation du prophète dans les textes. Mehana Amrani montre que, dans la littérature maghrébine, le Coran est encore aujourd'hui un réservoir où les écrivains vont puiser leur inspiration, parfois pour contester certaines traditions machistes. Dans un autre essai, cette fois sur la perception de Muhammad dans les écrits occidentaux et musulmans depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, Jean-René Milot établit que cette perception a énormément varié et évolué au fil des siècles. «Les images parfois conflictuelles de Muhammad reflètent très souvent, soutient-il, les rapports ambivalents entre l'islam et l'Occident.»

Comme l'écrit en conclusion Jean-Jacques Lavoie, spécialiste de l'histoire des religions, «bien innocent celui qui pense pouvoir résoudre toutes les questions relatives au prophète Muhammad, entre le mot et l'image, en un seul volume». Mais cet ouvrage instructif et enrichissant, rehaussé de quelques illustrations en couleur, est une invitation à lire, à écouter et à voir au-delà des interdits des uns et des préjugés des autres.

Le Devoir

LE PROPHÈTE MUHAMMAD

ENTRE LE MOT ET L'IMAGE

Sous la direction d'Olga Hazan et Jean-Jacques Lavoie
Fides
Montréal, 2011, 186 pages